

*Scène mondaine et mondiale.*

*L'action se déroule dans un salon viennois, à la fin juin 1914. Deux jeunes hommes y sont tranquillement installés. Théo fume sur un fauteuil, l'air pensif, tandis que derrière lui Werner, à table, est pris dans une conversation téléphonique.*

WERNER. — Je suis hélas immeeeeensément occupé ces temps-ci mais je me ferais un plaisir de... Oh non non ! lundi c'est parfait... Mardi vous dites ? Allons pour mardi ! Retrouvons-nous au Ring dans ce cas et je les apporterai ! Au revoir ma chère ! Je ne puis attendre une minute de plus !

*Werner raccroche le combiné et souffle ostensiblement.*

THÉO. — Laissez-moi deviner. Sara ?

WERNER. — Figurez-vous que j'eus le malheur de la croiser ce matin sur la Ringstrasse et, bavardage oblige, de finir par évoquer — du bout des lèvres — le recueil sur lequel je travaille. Mais la voici qui exige à présent que je la retrouve mardi pour lui réciter mes poèmes ! Naturellement, je n'allais pas lui faire l'affront public de le lui refuser, mais son avis est naturellement le moindre de mes...

THÉO. — Rassurez-vous, vos poèmes ne sont probablement qu'une excuse très *fleur bleue* afin de vous revoir.

WERNER. — PFFF !

*Werner balaie d'un revers de la main l'affirmation de Théo.*

WERNER. — Je n'en ai que faire... Je me fiche comme d'une guigne de...

*Werner marque un temps.*

WERNER. — Vous le pensez vraiment ?

*Werner ouvre flegmatiquement le journal, mais garde un oeil intéressé sur Théo.*

THÉO. — Mais assurément !

WERNER. — Bah ! Comme si j'avais du temps à consacrer à ces... Fichtre ! Écoutez ça, « François-Ferdinand assassiné à Sarajevo ».

THÉO. — Qui ? Où ?

WERNER. — Notre archiduc, en Bosnie.

THÉO. — Oh moi vous savez, les archiducs...

*Werner s'allume une cigarette tout en continuant à lire.*

WERNER. — Par un séparatiste serbe apparemment. Très obscure affaire.

THÉO. — Je ne dirai qu'une seule chose, bon débarras !

WERNER. — J'espère que cela ne va pas commencer à sentir le brûlé...

THÉO. — Bah ! je vous fiche mon billet que d'ici trois jours tout le monde l'aura oublié. Ça va fait pshitt !

*Werner reste pensif, les yeux rivés sur l'article. Puis il se tourne vers Théo.*

WERNER. — Mais, par simple curiosité, j'aimerais tout de même savoir ce qui vous a fait suggérer que...

THÉO. — Oh ! Une sorte de perspicacité que je porte depuis l'enfance, et qui me permet de deviner l'avenir par une connaissance sans faille du comportement des hommes.

WERNER. — Non je voulais dire... Et celui des femmes ?

THÉO. — Des... femmes ? Quoi, celui de Sara, vous voulez dire ?

WERNER. — Précisément. Vous disiez que...

THÉO. — Faites attention mon cher, votre journal brûle !

*Le journal brûle à cause du contact avec la cigarette. Werner pousse un cri strident et étouffe la flamme en l'écrasant de sa chaussure.*

WERNER. — Malédiction !

*Théo s'amuse de la maladresse de son ami. Il se tape le plat de la main sur la cuisse.*

THÉO. — Sacré Werner, vous êtes impayable !

WERNER. — Sara dit que ma maladresse fait tout mon charme...

THÉO. — Le jour où Sara dira quelque chose de pertinent nous repasserons.

*Werner se redresse.*

WERNER. — Oui ! qu'elle aille faire ses remarques ailleurs, l'insolente opportune !

*Werner reste figé, debout.*

WERNER. — Si seulement je pouvais savoir ce qu'elle avait à l'esprit...

THÉO. — Je crains que seul le docteur Freud ait la clef de ces mystères-là.

WERNER. — Foutaises. Il n'a la clef que de ses propres perversions !

THÉO. — Cela se peut, et pourtant j'aime assez ce qu'il écrit sur les rêves... D'ailleurs saviez-vous qu'il existe des techniques millénaires pour pouvoir vivre ce qu'on appelle des rêves conscients ? Ou *louzid drimz* comme les appellent les Anglais.

*Werner se rassoit et se rallume une cigarette.*

WERNER. — Vous m'en direz tant. Tenez, je ne vous en ai pas parlé mais Sara m'a fait une remarque concernant ma moustache. C'était flatteur. Elle la trouvait...

THÉO. — Oubliez votre moustache. Dans un rêve conscient vous pouvez avoir autant de

moustaches que vous voulez. Il suffit juste de trouver une action répétitive à exercer en tout temps dans la réalité — un repère en quelque sorte — pour que lorsque vous rêviez vous finissiez par l'exécuter de la même façon, comme se pincer, se gifler — quoique déconseillé — etc... mais alors un indice vous fera rendre compte de votre songe. Et alors là mon ami, tout vous est permis !

WERNER, *se caressant la moustache*. — Intéressant, et vous-même avez essayé cette... technique ?

THÉO. — Parfaitement ! Mon repère est de sortir régulièrement ma montre. Si elle indique deux heures deux, je sais que mon esprit m'indique, lui, que je suis en plein rêve.

WERNER. — Mais s'il est *vraiment* deux heures deux ?

THÉO. — Cela a une possibilité minime mais concernant la théorie mathématique de la probabilité, je vous l'accorde, elle a de fortes chances d'arriver un jour... Et ce jour-là je ne répondrai hélas plus de mes actes. J'angoisse beaucoup à cette pensée. Pour le moment j'évite de regarder ma montre en début d'après-midi.

*Werner sort sa montre à gousset et s'exclame.*

WERNER. — Ça par exemple ! Figurez-vous que ma montre indique exactement deux heures deux ! Serais-je donc... ?

THÉO. — AH NON ! À chacun sa propre technique ! Cela ne fonctionne pas si vous me volez la mienne ! Tâtez-vous donc la moustache par exemple, et dites-vous que si elle disparaît c'est que vous dormez.

WERNER. — Et si je la rase un jour ?

THÉO. — Mais mon bon, si vous la rasez, qu'en dira notre chère Sara ?

WERNER. — Vous avez raison, si elle l'aime, je ne la raserai jamais. Sinon je coupe tout.

THÉO. — Espérons qu'elle aime autant vos poèmes dans ce cas... Mais ne vous occupez pas d'elle et fiez-vous à moi. Vous avez du talent et je vous prédis une carrière littéraire sans précédent, tout comme j'ai prédit à ce jeune Hugo von Hofmannsthal une carrière aussi longue et prolifique que Goethe lui-même ! Retenez bien cela.

WERNER. — Je n'en demande pas tant... Peut-être simplement de pouvoir écrire quelque pièces, dans un style radicalement nouveau. Je voudrais en finir avec l'abondance des dialogues, me concentrer sur l'émotion, le minimalisme, l'atmosphère.

THÉO. — Hélas, vous n'avez que trop raison. Il n'y a aujourd'hui rien de plus lourd, de plus faux et de plus pompeux qu'un échange de répliques théâtrales ! Ce mépris affiché de l'espace didascalique et cet espèce de mélange entre banalité bourgeoise et grandes

considérations philosophiques me répugnent au plus haut point. Quelle médiocrité ! Où est l'intériorité, le lyrisme, la forme ?

*Werner acquiesce. Puis il lève les yeux au plafond avec gravité.*

WERNER. — En revenant du Ring, je pensais à mes poèmes. Je me disais que, quoi que je fasse, mon existence allait changer le monde, par ces menus détails qui ont des répercussions incalculables sur le reste de l'humanité. Alors imaginez-vous lorsque ma création sera déclarée oeuvre d'intérêt national ! Le poids de cette responsabilité — historique, disons-le — m'en donne des frissons insupportables.

*Werner a un frisson insupportable.*

THÉO. — Oui, jusque dans les plus petits actes... Tenez, il y a dix ans. Je venais de sortir mon automobile offerte pour mes dix-huit ans, et je me promenais en campagne, lorsque je failli percuter un adolescent inconscient du danger de la machine. Il suffit du cri lointain de la mère pour me faire dévier au dernier moment ! Le jeune Alphonse, ou Rodolf que sais-je, en a eu pour son grade, mais imaginez-vous un instant que cet enfant devienne un héros mondial plus tard, le sauveur d'une patrie ? En le percutant j'aurais eu certes la conscience tourmentée à court-terme, mais j'aurais aussi commis un crime irréparable contre l'humanité et ce sans jamais le savoir !

WERNER. — Cela me fait penser que j'étais si distrait en revenant ce matin que je faillis me retrouver sous les roues d'un carrosse... Je n'ose imaginer la perte pour l'Empire si...

THÉO. — Oubliez cela. L'automobile, tout comme le cinéma, sont des inventions trop dangereuses d'un point de vue historique. Les gens et leurs dirigeants finiront par s'en rendre compte et, croyez-en mon intuition, elles n'ont aucun avenir.

